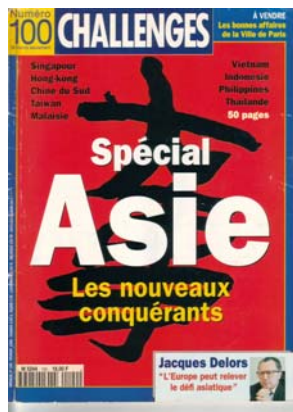


La demande d'Asie



Ce texte publié en novembre 2005 dans le numéro 169 de *Chatomukh* porte sur le sujet : « De l'asiatisme à l'orientalisme, ou les enjeux du grand retournement culturel du XXI^e siècle ». Nous proposons à nos lecteurs de découvrir ou de relire ce texte qui demeure éminemment d'actualité.

Voilà plus de quinze ans que l'ouverture de la Chine et celle de l'ex-Indochine entretiennent en France une forte « demande d'Asie », déjà en germe avec les succès économiques du Japon et de ses épigones. Pour toute une génération de jeunes Français en passe d'accéder au marché du travail, l'Asie est autant une possibilité de faire-valoir économique qu'un référent culturel, d'ailleurs assez flou.

L'Asie des années 2000 fonctionne un peu dans l'imaginaire collectif d'une certaine jeunesse comme l'Amérique du Sud des années 1960 pour leurs parents. C'est un ailleurs attractif qui répond à une construction sociale en phase avec les problèmes du temps.

Pour beaucoup de gens de la génération 1968, l'Amérique du Sud représentait un monde politique rebelle et sain qui répondait aux aspirations du moment : la contestation politique et la recherche d'une nature originelle, non souillée par la modernité de l'Occident industrialisé.

Aujourd'hui l'Asie nous renvoie bien souvent l'image d'une onde parvenant à concilier tradition culturelle et modernité économique dans une harmonie toute consensuelle et dépourvue de conflits politiques. Pour une génération marquée par l'apolitisme, préoccupée essentiellement par la recherche d'un emploi stable, et quelque peu effrayée par la perte des repères culturels qui caractérise un Occident sinon post-moderne du moins post-industriel, il y a là une construction très attrayante.

Cette demande est d'autant plus forte et le sera d'autant plus qu'elle est enfantée par une nouvelle donne géopolitique mondiale qui fait des aires culturelles asiatiques un

nœud modal incontournable. C'est évidemment vrai pour le volant économique, mais aussi, et de plus en plus, pour le volant proprement politique, face à un Occident divisé entre, d'une part une Europe repliée sur elle-même depuis la décolonisation et d'autre part un empire américain en déclin, au moins interne. Les choses sont certainement plus compliquées qu'on vient de le dire et mériteraient d'être discutées dans le détail, mais il est au moins un indice révélateur d'une inversion en cours ou à venir du rapport de force Occident / Asie orientale : l'influence culturelle.

L'asiatisme culturel n'a pas encore fait l'objet d'étude circonstanciée mais on en perçoit au quotidien les principales manifestations. Prenons pour simple exemple la scène parisienne. La mode d'abord, avec la vogue des stylistes et des grandes marques japonaises mais aussi les semaines Asie des grands magasins qui proposent régulièrement toutes sortes de soieries et de cotonnades des pays de moussons.

La restauration ensuite : on voit fleurir depuis cinq ans une multitude de petits fast food asiatiques qui viennent s'ajouter au traditionnel restaurant chinois. Les loisirs également, allant du China Club au Buddha Bar en passant par Chinagora, le Cao Bar ou l'Asian, on a là tout un panel de lieux récréatifs destinés en priorité à une clientèle occidentale (et non plus aux différentes communautés asiatiques de France) attirée par les charmes exotiques de l'Asie. Le cinéma enfin, avec la découverte pour toute une génération de la richesse des productions japonaises, chinoises, hongkongaises, taiwanaises et bientôt thaïlandaises.

Il n'est pas jusqu'aux banlieues défavorisées qui ne soient à la page asiatique, avec la pratique très courante depuis le milieu des années 1980 de la boxe thaïlandaise, la fameuse *muy thai*, ou le suivi assidu des performances cinématographiques d'un John Woo. Et que dire des fameux mangas qui monopolisent les programmes télévisés pour jeunes et pour adolescents. Tout ceci n'est évidemment que la face cachée de l'iceberg.

Il n'est qu'à voir le développement des structures d'enseignement et de recherche consacrées à l'apprentissage et à

สถาบันยุโรป-เอเชีย
歐亞學院
โรงเรียนธุรกิจ-มหาสารคาม



Site internet de HEC

la connaissance de l'Asie orientale. L'inflation est patente. Celle qui touche les grandes écoles est peut-être la plus spectaculaire. Toutes ou presque se sont pourvues de formations sur l'Asie, sous une forme ou une autre. HEC eurasian-institute de la prestigieuse Hautes Études Commerciales en est l'illustration privilégiée. Sciences Po', le lieu de formation des élites françaises, a désormais un programme de Master consacré exclusivement à l'Asie.

Les instituts de recherche ne sont pas en reste, avec une proportion croissante de spécialistes des questions asiatiques dans des organismes comme l'IFRI (Institut français des relations internationales) ou le CERI (Centre d'études et de recherches internationales). Une Maison Asie-Pacifique a ouvert ses portes à Aix-en-Provence. Un Institut de Recherche sur l'Asie du sud-est contemporaine (IRASEC) accueille les jeunes chercheurs français à Bangkok.

Enfin, un Centre d'Études sur le Viêt-Nam contemporain a aussi ouvert ses portes, au sein même de l'IEP de Paris. Les vieilles Langues'O elles-mêmes, pourtant baignées dans l'asiatisme depuis plus d'un siècle, ont créé un programme de formation fortement orienté sur l'Asie (Centre préparatoire aux études internationales).

Accompagnant ces nouvelles structures, les publications suivent également une courbe ascendante. On constate en effet depuis quelques années une explosion du nombre de titres consacrés à l'Asie orientale, avec y compris de nouveaux éditeurs (Karthala) ou de nouvelles collections (Recherches asiatiques chez L'Harmattan).

Il n'est cependant pas certain que toutes ces attentions et tous ces efforts en faveur d'une meilleure appréhension des phénomènes asiatiques génèrent des progrès fondamentaux dans la connaissance des aires culturelles asiatiques, qui reste encore largement emprunte d'exotisme et de préjugés. La comparaison avec un pays comme les Pays-Bas, beaucoup plus avancés en la matière, suffirait à le démontrer. Mais paradoxalement, cela tient moins à un quelconque retard de la part de l'Hexagone qu'à une avance non valorisée, voire parfois ignorée. En effet, la tradition orientaliste française tenait dans les années d'a-

près guerre le haut du pavé concernant les études asiatiques. Or, cinquante ans après, le terrain de l'orientalisme paraît bien vague, voire carrément ravagé : « L'Orientalisme, dans le passé, attirait les meilleurs étudiants. Dans plusieurs champs disciplinaires, la France était une référence et un modèle ; dans beaucoup d'autres, elle était un acteur important sur la scène internationale. Aujourd'hui, le déclin – ou la crise – est patent. Les domaines où nous comptons se réduisent ».

Les structures de formation et d'enseignement se multiplient mais la qualité, elle, semble se dégrader. La raison en est simple : les orientalistes de l'ancienne génération n'ont pas préparé la relève. La cassure entre générations n'a pas permis une transmission suffisante du savoir. La plupart des enseignants oeuvrant actuellement en matière asiatique n'ont eux-mêmes qu'une formation qui tient plus à leur expérience de terrain personnel qu'à un authentique savoir.

Mais la « demande d'Asie » aidant, peu de gens se soucient d'établir un diagnostic lucide sur la situation actuelle. Les remises en cause seraient beaucoup trop importantes. La demande sociale empêche donc, pour l'instant, une refondation de la discipline orientaliste. Certains s'empresseront d'affirmer que cette question n'intéresse de toute façon personne, que l'orientalisme se résume à une vulgaire philatélie incompréhensible au commun des mortels, et qu'elle ne doit donc pas entrer en ligne de compte pour comprendre, par exemple, l'économie contemporaine de l'Asie orientale.

C'est pourtant bien là que se situe le nœud du problème. Les disciplines tournées vers l'actualité comme l'économie ou les sciences politiques ne pourront guère prétendre à une construction pertinente sans puiser à bonne source, en l'espèce chez les orientalistes, qui détiennent depuis plus d'un siècle la cognition de l'Asie. Aux analystes de faire la synthèses de ces savoirs épars et d'en faire leur miel. Mais les ignorer paraît une démarche pour le moins hasardeuse. La coopération invoquée n'est malheureusement pas à l'ordre du jour.